

MISSION 1

1^{RE} MISSION

▣▣ Vendredi, 30 novembre 2001

Il est près de 5 heures du matin. Il fait encore nuit quand je descends du taxi à l'aéroport de Zaventem. Je m'engouffre dans la première porte qui s'ouvre devant moi. Le contraste est aveuglant entre l'obscurité de l'extérieur et l'éblouissante lumière qui inonde le grand hall. Je cherche du regard le visage de l'un ou l'autre de ceux qui m'accompagnent durant cette semaine de Mission civile d'observation en Palestine. De rares voyageurs déambulent et se croisent dans une étrange chorégraphie qui n'a de sens que pour eux. Chacun sa route. Il n'y a là rien à comprendre.

Je n'ai pas dormi cette nuit. J'aurais été comme un zombie si j'avais dû m'extraire du lit après deux ou trois heures de sommeil. J'ai lu un peu puis, j'ai préparé mes affaires dans un petit sac à dos, comme demandé: avoir un bagage léger pour pouvoir circuler aisément.

Les premiers du groupe que nous allons former pour huit jours arrivent. Les mines sont blafardes, le peu de sommeil se lit sur les visages. Chacun découvre l'autre qu'il ne connaît pas. Les seuls moments de rencontres ont été deux après-midi de préparation à la Mission. Pour le reste, chacun de nous est bénévole et provient d'horizons divers.

Pierre G., président de l'ABP et responsable du groupe, arrive billets en main. Tout semble en ordre. Il n'est plus question d'hésiter. Derniers adieux à ceux et celles qui ont accompagné leur conjoint.

Les contrôles se passent sans problème et après les formalités de sécurité, le groupe se reforme à la porte d'embarcation pour le premier vol.

Je ne suis jamais allé en Palestine, ni en Israël. Ce que j'en connais me vient des informations glanées à travers les médias. Et de ce que mon éducation chrétienne y a laissé comme traces: j'avoue une certaine fascination à découvrir ces descriptions des livres saints. Pour le reste, c'est un point d'interrogation. Il y a surtout, la volonté de comprendre ce qui fait que tout accord de paix semble impossible à signer. L'escalade de la violence des derniers mois m'apparaît dangereuse pour l'ensemble des pays méditerranéens et donc aussi pour

l'Europe. Est-elle le seul fait des Palestiniens comme l'affirment les Israéliens ? Et ceux-ci sont-ils les victimes qu'ils prétendent, alors qu'ils sont les occupants ? La vérité n'est jamais d'un seul côté...

Francfort. A la porte d'embarcation pour le vol à destination de Tel-Aviv, changement d'ambiance. Ici, les contrôles se font plus sévères et le moindre objet métallique provoque un «bip» au portillon de détecteur de métaux. La sécurité s'est durcie d'un coup. Le nombre d'agents de contrôle est nettement plus élevé, et c'est dans une ambiance étrange que j'ai l'impression que tout mouvement intempestif risquerait de déclencher une panique autour de moi. Il faut dire que depuis le 11 septembre... Autant l'atmosphère semblait détendue jusqu'ici, autant les choses ont changé d'aspect et me donnent l'impression que notre pays de destination a poussé ses tentacules par-delà la Méditerranée, pour venir nous étreindre déjà de son obsession sécuritaire.

Lorsque nous montons à bord du Boeing 747, il apparaît d'emblée que le groupe est dispersé. Arrivé à la hauteur de ma place, mon voisin de vol est installé sous sa couverture. Il n'a pas un regard pour moi.

Après le décollage, le personnel de bord s'affaire et nous recevons nos plateaux-repas. Mon voisin chipote aux quelques mets casher de son assiette puis se recale dans son siège. J'en profite pour parcourir le guide que j'ai emporté et qui me révèle une foule de détails sur cet Israël que je ne connais pas.

Au bout d'un temps qui m'a semblé trop court, le remue-ménage autour de moi me sort de ma somnolence. Nous allons atterrir bientôt.

Dès sa descente d'avion, au moment où Nordine S., jeune belge d'origine marocaine, met un pied sur le tarmac, deux agents de la sécurité lui demandent ses papiers.

Peu après, quand nous débarquons du bus de navette et pénétrons dans le bâtiment de l'aéroport, nouveau contrôle pour Nordine. Il semble que nous soyons dans un pays où il ne fait pas bon avoir une tête d'Arabe. Son jeune âge l'amène à se raidir et il a du mal à cacher son exaspération. Dans les files aux guichets de contrôle, nous découvrons autour de nous une quantité invraisemblable d'agents de la sécurité. Filles et garçons confondus, jeunes pour la plupart, certains en uniforme, d'autres en civil, beaucoup sont armés et munis d'un minuscule micro à hauteur d'épaule dans lequel ils ne cessent de parler. Après quelques questions de routine au premier guichet, nous sommes arrêtés une dizaine de mètres plus loin pour un nouveau contrôle. Puis, un agent appelé en appui nous emmène pour vérifier nos bagages. La procédure totale pour sortir

de l'aéroport durera plus de deux heures. Nous n'aurons pas eu le moindre sourire. Comme l'indique un grand panneau à l'entrée: WELCOME TO ISRAEL...

A la sortie de l'aéroport Ben Gourion, un vieux bus nous attend pour nous emmener dans la Bande de Gaza. Nous ne verrons pas grand chose de Tel-Aviv. Il est presque 18 heures et il fait déjà noir. La ville paraît moderne. Les routes sont spacieuses, les enseignes lumineuses fleurissent partout ainsi que les annonces publicitaires. Les plantations indiquent que nous sommes sous un climat doux. A la sortie de la ville, nous suivons les panneaux indiquant l'auto-route. Bien éclairé, le trafic y est dense.

Lorsque nous approchons de la Bande de Gaza, la circulation se raréfie. L'équipement de la route est devenu rudimentaire. Arrivé au vaste parking du check-point d'Erez conçu pour accueillir des centaines de véhicules, notre vieux bus y est le seul. A notre étonnement, nous devons nous présenter au contrôle des passeports. Ici aussi, les militaires sont jeunes. Au bout d'une demi-heure de vérifications, nous sommes autorisés à quitter Israël. Ensuite, nous devons traverser le no man's land entre les deux frontières et embarquer à bord d'un autre bus: il est interdit de reprendre le premier pour continuer le voyage, sécurité oblige! La plupart d'entre nous ne sont jamais venus ici et ces procédures nous semblent étranges.

En moins d'une demi-heure nous arrivons à Gaza City. Les distances sont courtes ici. Le trajet d'Erez jusqu'au centre de Gaza nous a révélé une infrastructure sommaire, des routes étroites, non éclairées, et encombrées de remblais de terre, protections dérisoires entre lesquelles les véhicules doivent slalomer. L'état des chaussées est lamentable. Les panneaux d'indications inexistantes. Dans la ville, tout indique le manque d'équipements. Les trottoirs sont rares. Mais, que de monde: il y a des gens partout! Les boutiques que nous apercevons me rappellent celles du Maroc: exiguës, peu profondes, à peine éclairées. Quelques échoppes ambulantes traînent aux carrefours...

Nous nous arrêtons au Centre culturel de Gaza où un meeting est organisé par le département des Relations internationales du Fatah en présence de délégations françaises. A l'entrée du bâtiment, plusieurs policiers armés. Notre arrivée interrompt une allocution et provoque des applaudissements nourris. Impressionnant! Personne ne nous connaît mais la salle manifeste d'emblée ses remerciements. La presse locale est présente. Nous assistons aux discours des représentants du Fatah, et aux réponses des responsables français. Comme entrée en matière c'est un peu indigeste. Aucun de nous ne comprend ce qui se passe. La fatigue du voyage et le manque de sommeil se font sentir. Au bout d'une heure, nous nous éclipsons.

Lorsque nous arrivons au Gaza International Hôtel, nous sommes accueillis par des membres d'ONG palestiniennes. Franches poignées de mains, accolades et embrassades pour certains, quelques mots de bienvenue en arabe et en anglais, sourires chaleureux: WELCOME TO PALESTINE...

Amjad Shawa sera notre guide, dans la Bande de Gaza. Il nous invite à déposer nos bagages dans les chambres avant de rencontrer des représentants d'associations des Droits de l'Homme.

Pierre qui conduit la Mission, explique la démarche citoyenne qui nous amène en Palestine. Ensuite, il propose à chacun de se présenter brièvement. Le tour de table commence par nos hôtes. Tout se passe en arabe, traduit par Amjad en anglais, Pierre assure la traduction française. Les descriptions des difficultés quotidiennes commencent. Tout au long de notre séjour, nous entendrons ces doléances. Il y a là autant d'hommes que de femmes. La société palestinienne se révélera à ce niveau, étonnamment moderne. Les femmes jouent un rôle politique important, plus que dans la majorité des autres pays arabo-musulmans, et leur engagement est soutenu par les hommes, même si parfois quelques réticences se font sentir.

Après une heure de réunion, nous sommes invités à passer à table où nous découvrons avec surprise, la variété et le raffinement des mets. Nous sommes en pleine exploration gastronomique quand arrive Marianne B., coopérante belge qui enseigne le français à l'université de Gaza. Sympathique et pleine d'enthousiasme, son parcours en interpelle plus d'un. Depuis six ans qu'elle est en poste, elle a appris l'arabe. Nous lui posons quantité de questions auxquelles elle répond sans détours, tout en aspirant de longues bouffées bruyantes et odorantes de son narghilé... Il est bien tard quand je rejoins ma chambre. Au moment de me coucher, je repense à toutes les informations glanées aujourd'hui. J'ai l'impression d'une journée riche en découvertes. Une foule de choses nouvelles se bousculent dans ma tête et, en même temps, stressé par l'attitude des autorités israéliennes, je guette déjà si quelque bruit suspect ne me parvient pas de l'extérieur...

☐ Samedi, 1^{er} décembre 2001

Le programme est chargé, pas question de se prélasser au lit. Dans la salle des repas, les plus matinaux d'entre nous terminent leur petit-déjeuner. Les uns sont déjà au courant de ce que les autres ne soupçonnent même pas. Chacun son rythme. Il nous reste une vingtaine de minutes avant le départ du bus et les visites prévues. Il fait frais ce matin, mais un timide soleil vient nous rappeler que nous sommes quand même situés un peu plus au Sud qu'en

Belgique. Amjad nous attend. Il a une foule de choses à nous montrer et à nous expliquer.

Notre hôtel est situé à côté du Q.G. de l'ANP et de l'héliport du Président Arafat où nous apercevons trois hélicoptères.

Un peu plus loin apparaissent les premières destructions opérées par l'armée israélienne lors de raids aériens en juillet et en août 2001 à l'encontre des infrastructures palestiniennes. A l'entrée du site, quelques policiers palestiniens demandent à Amjad ce que nous venons faire. Après les explications, nous sommes autorisés à pénétrer dans ce qui reste du complexe. L'ensemble est en ruines. Les modules encore debout sont fissurés et présentent de réels dangers d'effondrement. Ma surprise est telle que je m'avance, hébété, comme si ma raison refusait de comprendre les informations que mes yeux lui transmettent. Aussitôt, je me fais interpellé: c'est dangereux de s'avancer ainsi, au risque d'un engin qui pourrait exploser, ou de devenir peut-être la cible d'un sniper israélien. Pierre a raison, je ne mesure pas le danger. Je ne suis jamais allé dans un pays en conflit et il faut apprendre à réfléchir à chaque mouvement, à chaque pas, à la moindre initiative et évaluer si ce n'est pas périlleux. Je reviens vers le groupe. Nous parcourons les ruines. Tout est démoli, rien n'a été épargné. Même le Centre de soins rattaché à cette caserne de policiers a été détruit. L'ambulance qui se trouvait devant le dispensaire n'est plus qu'un tas de ferrailles tordues.

Nous reprenons le bus, interloqués par ce que nous venons de découvrir. Nous ne devinons pas que ce n'est qu'un début. En route pour le rendez-vous suivant, les démolitions se multiplient. Hier soir, quand nous sommes arrivés, l'obscurité empêchait de voir ce que la lumière nous révèle ce matin. Les lieux que nous traversons semblent avoir fait l'objet d'un plan de destructions systématiques. Nous découvrons des champs saccagés, des bâtiments démolis et des chaussées défoncées, devenues impraticables.

Devant les bureaux des Nations Unies, quelques manifestants palestiniens portent des calicots rédigés en arabe. Il y a tout au plus une cinquantaine de personnes et, la poignée que nous sommes ne grossira pas vraiment une manifestation qui me paraît toute symbolique. Mais nous sommes ici pour soutenir une cause et tout ce qui peut y contribuer doit être encouragé. De rares photographes de la presse locale sont présents. Nous nous sentons solidaires de cette lutte menée sur bien des fronts mais qui pourtant, ne semble pas émouvoir la Communauté internationale. Des pensées me traversent l'esprit, je m'évade de ce lieu perdu. Je me rappelle que depuis l'enfance, les problèmes du Proche-Orient occupent une place aux infos. Pas une semaine ne passe où il n'en est question. Mais au bout de tant d'années, il semble que les progrès soient bien

maigres. Comment est-ce possible? Qu'est-ce qui rend les choses si compliquées en cet endroit du monde? Pourquoi y a-t-il tant de difficultés à rapprocher les points de vue des antagonistes? L'Histoire n'est-elle pas assez éloquent pour savoir qu'à terme il faut se mettre autour d'une table, et parler?

Après une heure, nous reprenons le bus vers le Sud. Nous longeons la côte. La mer exerce sur moi son pouvoir de séduction. Elle m'attire, me fascine. Les quelques hôtels construits après les Accords d'Oslo et qui se préparaient au tourisme sont vides. Il y a quelque chose d'irréel à voir la Méditerranée sauvage et bleue sous le soleil, venir jeter ses vagues sur ces vastes plages désertes.

Samira L., belge d'origine tunisienne, nous a parlé de Kareem Amira, jeune étudiant palestinien qu'elle a accueilli à Bruxelles pour quelques jours. Il a l'âge de ses enfants et habite le camp de réfugiés de Aïda, à Bethlehem. Suite aux difficultés actuelles, Kareem comme les autres, ne peut suivre les cours. Les bouclages des villes et les contrôles des routes empêchent tout déplacement des étudiants. Nos partenaires palestiniens sont informés de l'aide de Samira et ont prévu des retrouvailles avec Kareem, lorsque nous serons en Cisjordanie.

Nous nous arrêtons devant les infrastructures du port de l'ANP. Nouveau projet financé par la France, les Pays-Bas et la Banque Européenne d'Investissements. La construction était en cours. Les chars ont tout détruit, une nuit à 3 heures du matin. Coût estimé des dégâts: 12 millions d'euros, payés par les contribuables que nous sommes. Les bâtiments sont rasés, il n'en reste qu'un amas de ferrailles et de béton.

Nous poursuivons notre itinéraire, toujours vers le Sud. Les étendues qui bordent la route sont constituées la plupart du temps de vergers et de terres agricoles. Les traces de saccages les balafrent: des arbres fruitiers et des oliviers centenaires sont déracinés et couchés sur le flanc, racines à l'air, comme des hommes mutilés. Les champs sont labourés par les chenilles des chars qui, chaque nuit, écrasent les cultures des paysans, les privant d'un coup de plusieurs mois de durs labeurs et de ressources financières.

Ce que nous découvrons depuis ce matin atteste d'une machine de guerre qui se permet de détruire tout ce qu'elle veut. Et le leitmotiv employé par le gouvernement Sharon «en lutte contre le terrorisme» est une honteuse récupération des événements du 11 septembre aux USA. C'est faire outrage aux victimes de ces mêmes attentats que d'utiliser le drame qui leur a brutalement ôté la vie pour justifier ici des méthodes qui s'apparentent à une terrorisme d'État.

Nous traversons un hameau où quelques habitants sont assis sur le seuil de ce qui leur sert de maisons. Certaines sont en dur, d'autres en matériaux de récupération. Un homme armé arrête le bus et demande à Amjad ce que nous

voulons. Après les explications, nous sommes priés d'attendre quelques instants. Il faut nous «annoncer» au camp adverse pour ne pas risquer d'être pris pour cibles... Rassurant!

La route se dégingue et s'apparente bientôt à une piste. Nous débouchons sur des étendues dévastées dont il ne reste que le souvenir des cultures et des vergers qui y mûrissaient au soleil. Le bus s'arrête. Aussitôt, des enfants surgissent de nulle part. Les plus grands donnent la main aux plus petits. Ils restent à quelque distance d'abord, et nous observent. De notre côté, nous sommes surpris de les voir, pieds-nus pour la plupart et vêtus de loques délavées. Nous leur faisons face, maladroitement, gênés, sans savoir ni que dire ni que faire. Et comme souvent, le miracle de l'enfance agit. L'un d'eux, plus intrépide sans doute, nous lance quelques mots en arabe. Les autres pouffent de rire, la main devant la bouche. L'ambiance se détend d'un coup. Samira s'approche et commence à parler avec les aînés. Leurs regards sont profonds et presque graves déjà, malgré les sourires malicieux. Nous sommes à la fois conquis et bouleversés de constater les conditions dans lesquelles ces gamins vivent leur enfance. Je ne peux m'empêcher de penser aux conditions exceptionnelles dont nos propres enfants jouissent chez nous. Mais, le savent-ils vraiment?

Autour de nous, ce ne sont que champs retournés, défoncés par les chenilles des chars israéliens. Des hectares de fraisiers sont écrasés, des centaines d'eucalyptus, de citronniers et d'orangers sont arrachés. Spectacle de désolation inouïe, à perte de vue. La nature saigne sous nos yeux et sa vulnérabilité n'en est que plus palpable. Quelle résistance peut-elle opposer quand elle est violée, détruite de cette brutale façon? Dorénavant, il faudra donc ajouter à la liste des «terroristes»: cultures, vergers et potagers! Nos regards se croisent, interloqués. Nous ne comprenons pas ce que représentaient ces champs comme «menace terroriste», puisque tel est le motif habituel qui justifie les incursions de l'armée. Ne serait-ce pas plutôt une dérive comportementale d'individus qui s'enfoncent dans une spirale de haine et de destructions programmées pour anéantir toute velléité de résistance!?

Nous atteignons la ville de Khan Yunis. La population y est d'une telle densité, que notre chauffeur doit redoubler de prudence dans les ruelles. Le bus s'arrête en surplomb du check-point d'Al Mawassi. De l'endroit où nous nous trouvons jusqu'au barrage de contrôle, ce n'est qu'un champ de ruines. Toutes les habitations ont été détruites. Les 200 m qui nous séparent du check-point sont un immense terrain dévasté, où les maisons ne sont plus que tonnes de gravats, poutres métalliques tordues, morceaux de plâtras déchiquetés. Et çà et là, des tourelles militaires en émergent. Un cauchemar!

Devant la barrière métallique barrant la route qui descend vers le check-point, une cinquantaine de personnes attendent les sommations militaires aboyées par haut-parleur. La technique est simple : pour sortir du village, peu de problème. Pour y revenir c'est au rythme de cinq personnes à l'heure environ, quand tout va bien ! Ceux qui s'avancent vers le contrôle doivent d'abord rester assis sur les talons pendant une demi-heure. Puis, les soldats daignent procéder à la vérification de leurs papiers attestant qu'ils sont habitants d'Al Mawassi. Tous les autres sont refoulés. Même les ambulances ou les voitures d'ONG sont contraintes de faire demi-tour.

Ce n'est pas par hasard que les agriculteurs palestiniens se sont installés là. Il y allait de l'abondance de leurs récoltes. Al Mawassi veut dire « réserve d'eau douce ». Deux colonies israéliennes s'y sont implantées, l'une à gauche, l'autre à droite et enserrant progressivement le village. Tout est organisé pour déguster les habitants, dans le seul but qu'ils s'en aillent. Il arrive que des villageois qui ont dû se rendre à Khan Yunis la journée ne puissent pas rentrer chez eux le soir, bloqués au check-point. Les enfants sont alors seuls à la maison pour la nuit, entourés par des colons capables de tout. Parfois, le passage au check-point peut durer une journée. Personne n'est jamais certain de pouvoir le franchir. Pour l'école, les enfants se lèvent à 5 heures du matin et le soir au retour, ils sont tellement fatigués par l'attente d'une autorisation de passage qu'ils doivent dormir un peu avant de faire leurs travaux scolaires.

Lors des Accords d'Oslo, quand il fut convenu que la transition vers un Etat Palestinien se ferait sur une période de cinq ans et que les zones autonomes furent décidées sur les cartes des territoires, Al Mawassi n'a fait l'objet d'aucune attribution. Ni zone A (dépendant entièrement de l'ANP), ni zone B (dépendant de l'ANP pour les questions sociales et d'Israël pour les questions sécuritaires), ni zone C (dépendant entièrement d'Israël). Le village fait partie d'un vide juridique. La population — environ 6000 personnes — ne sait pas ce qu'il adviendra d'elle. Tous les jours, elle fait l'objet de pressions diverses de la part de l'occupant. Elle est en sursis.

Dès l'instant où les militaires nous ont vu nous approcher des Palestiniens en attente devant la barrière, ils ont arrêté leur procédure de passage. Il n'y a rien à espérer de l'arrogance et de l'extrémisme de ceux-là, soldats zélés exécutant les ordres de leurs supérieurs. Quant à nous, la meilleure façon d'aider cette population brimée est de nous retirer de ce sinistre endroit sans tarder mais, fermement décidés à témoigner de tels agissements !

Au moment de remonter vers le bus, nous découvrons les façades des immeubles à partir desquels nous avons entamé notre descente vers le check-point. Aucune n'est vierge d'impacts de balles. Plus un seul châssis dans les trous

béants de ce qui était des fenêtres. Les piliers qui supportent les bâtiments sont sur le point de s'écrouler. Ces lieux sont l'objet d'une démente. Dans un dernier accès de fierté, les familles se sont installées au pied de leurs habitations et logent dans des tentes fournies par l'UNRWA. Comment ont-elles le courage de rester sur ces gravats avec leurs enfants, sachant qu'en face, les colons s'amuse à prendre pour cible tout ce qui bouge ? C'est hallucinant !

Quelques jeunes nous entourent. Nous ne les comprenons pas mais leurs gestes traduisent la colère et la détermination qu'ils nourrissent à l'encontre des envahisseurs. L'une ou l'autre femme nous montrent leurs maisons démolies et tendent les bras au ciel. Elles se lamentent et nous demandent, comme nous d'ailleurs : pourquoi ! ? Pourquoi une telle injustice ? Pourquoi une telle violence ? Pourquoi cette folie ? Pourquoi ce silence du ciel ? Où est Allah, que l'on dit si grand ! ? ...

Une conversation s'engage avec l'un des jeunes et Samira :

- Quel âge as-tu ?
- Douze ans ...
- Tes parents savent que tu es ici ?
- Non ...
- Toi aussi, tu lances des pierres ?
- Oui ...
- Pourquoi ?
- Pour libérer mon pays ...
- Et, tu n'as pas peur de mourir ?
- Mais nous sommes déjà morts... les soldats nous ont tués depuis longtemps... alors, non, on n'a plus peur de mourir ! ...

Nous sommes en état de choc. Il faut avoir vu tout ceci, pour comprendre les divers aspects que la haine peut revêtir quand le cœur et la raison dérivent. Il y a ici une volonté délibérée de destruction de pans entiers d'une société, au profit d'une poignée de colons extrémistes, vivant retranchés, protégés par des milliers de soldats. Pourquoi la Communauté internationale reste-t-elle si tiède face à de tels excès ! ?

De retour dans le bus, certains clament leur indignation, leur incompréhension. Pour ma part, je suis malade de tant d'injustices. J'en ai la nausée. Je n'imaginai pas une telle démesure. J'ai envie de pleurer. Et de hurler en même temps. Une rage sourde se forme en moi et je me demande comment ce peuple tant humilié n'est pas plus révolté. Mais, Amjad nous emmène déjà vers d'autres lieux, où d'autres drames se déroulent.

Nous arrivons à l'aéroport de Gaza. Financé en grande partie par l'Union Européenne, cet aéroport flambant neuf a été inauguré par le Président Clinton il y a un peu plus de deux ans. Il a fonctionné un peu plus de deux mois...

A l'entrée du parking, nous sommes arrêtés par un garde qui s'informe de notre identité. Après un échange radio, permission nous est donnée d'entamer la visite. Le hall d'accueil est impressionnant. Tout est en place mais il n'y a aucune activité. Les guichets sont inoccupés, le tableau d'affichage noir, les couloirs d'accès déserts. Pas un client, pas un bagage, aucun bruit, une structure neuve mais vide. Seules quelques vitrines publicitaires sont encore pourvues des articles qu'elles promeuvent. La décoration soignée est l'œuvre d'artisans marocains.

Un responsable nous guide à travers les couloirs. Poussant une porte, il nous invite à le suivre sur le tarmac de l'aéroport. Les pistes sont dans un état impeccable, sauf la piste centrale qui permet les atterrissages et les décollages. L'armée y a opéré une profonde tranchée autour de laquelle des ouvriers s'affairaient afin de la réparer. Les Palestiniens en ont déjà tellement vu que ce n'est pas une tranchée de plus ou de moins qui les arrêtera dans leur détermination !

Après la visite d'un site qui devrait être en pleine activité mais semble transformé en musée, nous reprenons le bus. J'ai la désagréable impression d'un chemin de croix, où station après station, nous prenons la mesure de la détresse de la Palestine et de ses habitants.

Nous roulons toujours et dans l'extrémité Sud, nous arrivons à la ville surpeuplée de Rafah. Le nombre de jeunes est impressionnant. Plus de 50% de la population du pays n'a pas 20 ans. Quelle différence avec la vieille Europe! Nous ne comprenons pas tout de suite ce qui se joue ici : la plupart des véhicules sont des taxis jaunes, arrêtés en tous sens dans une pagaille sans nom. Portières ouvertes, les uns sont pleins de passagers tandis que d'autres débordent de bagages et de colis. Au milieu de ce capharnaüm, des vendeurs de trois sous proposent boissons, pitas et cigarettes. Quelques-uns jouent aux cartes, d'autres sont assis, le regard ailleurs. Des enfants courent au milieu de ce gigantesque désordre, et les appels des mères se mêlent aux musiques des radio-cassettes des voitures. Nous sommes au poste-frontière avec l'Égypte. Certains attendent depuis trois jours leur autorisation de sortie. Il n'y a aucune infrastructure d'accueil en ces lieux. C'est à peine une aire de stationnement en terre battue, entourée de grillages. Pour ceux qui rentrent chez eux, en Palestine, l'attente est plus longue encore. Aujourd'hui, ils sont environ 3000 à attendre !

Après cette nouvelle découverte, nous arrivons à la sortie de Rafah où une famille campe devant les restes de sa propriété. Un homme, la quarantaine, prostré, tête baissée, est assis sur le souvenir d'une bordure de trottoir. Derrière

lui, sa femme s'affaire sous une tente de l'UNRWA. Pas un mot ni un regard. Amjad nous explique que cet homme possédait une petite entreprise à Jérusalem. Avec l'arrivée de Sharon ont commencé les bouclages des territoires, les ouvriers n'ont plus été autorisés à sortir de Gaza et ont perdu leur emploi. Notre homme a dû fermer son entreprise et a tout perdu. Par la suite, une nuit, l'armée a rasé sa maison prétextant qu'il fallait dégager la zone pour élargir le périmètre sécuritaire. Dans l'opération, il a perdu plusieurs membres de sa famille.

Amjad qui essaie d'en tirer quelques mots reçoit pour réponse :

– ... on en a marre de vous voir défilier ici avec vos appareils photos et vos caméras... on n'est pas des chiens... assez de cette humiliation, tous les jours, on étouffe... de toutes façons, qu'est-ce que ça change pour nous!?...

Il a raison ce Palestinien... qu'est-ce que cela change pour eux, dès lors que l'ensemble de la Communauté internationale sait mais ne fait rien. Cela nous renvoie à nous-même et à notre conscience. Que faisons-nous réellement pour atténuer les drames qu'endurent tant de peuples dans le monde? Quel est notre engagement concret? Au quotidien?

Un peu plus loin dans les gravats, quelques gosses de cinq ou six ans s'amusaient avec les débris qu'ils ramassent aux alentours. Deux d'entre eux ont récupéré une vieille planche et la portent à hauteur d'épaules. Sur la planche, ils ont posé une caisse et défilent devant nous, fiers de rendre un dernier hommage à une victime virtuelle. Ils jouent avec leur quotidien : la mort! Scène ordinaire de la vie en Palestine...

Quand je remonte dans le bus, je suis K.O. Je manque d'air. Je suis honteux d'appartenir à cette espèce humaine qui mutilé, détruit, viole jusqu'aux rêves d'enfants. Je me sens impuissant devant l'immensité de ces injustices, de ces souffrances. Que faire? Par où commencer? L'émotion m'étreint. Je lance un regard au ciel, seul endroit où j'ai l'impression de pouvoir m'évader un instant. Prendre le large. Retrouver de l'espace, un sentiment de liberté. Reprendre mon souffle. Me faire tout petit au fond de mon siège et tenter d'intégrer tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai ressenti. Tout ce qui m'écrase déjà...

La fin de l'après-midi s'achève. Avant de rejoindre l'hôtel, nous visitons le centre de Gaza. Nous déambulons dans les rues bondées, nous fauflant entre les voitures et les piétons surpris de voir des Européens en cet endroit maudit.

Après le dîner, nous passons une soirée d'échanges avec les hommes et les femmes venus à notre rencontre. Dès qu'une délégation étrangère est présente,

le «téléphone arabe» fonctionne et chacun veut venir témoigner de sa vie au quotidien. Ces gens ont un immense besoin de raconter, de dire ce qu'ils endurent au jour le jour. Ils n'ont personne pour les écouter. Ils se savent taxés de «terroristes» par la plupart des médias occidentaux. Ils veulent nous démontrer que rien n'est plus faux. Ils veulent que nous comprenions bien ce qui se passe ici pour qu'au retour, nous ayons les éléments objectifs pour témoigner. Ils savent qu'ils ont un travail de correction d'une image médiatique inexacte. Que ce travail est long et difficile, et que le terrain à récupérer ne se comblera pas en un jour, surtout qu'en face, «les autres» ont des moyens qu'ils n'ont pas.

Au terme de la journée, les chocs encaissés ont été tels que mon énergie est sapée. Ce que j'ai vu semble tellement impensable pour tout individu normalement constitué, qu'il me faut effectuer un travail colossal pour intégrer cette masse d'informations. Dans nos pays, ce sont des choses que personne ne soupçonne. Ce que l'on nous en dit ne correspond que de très loin à la réalité. Les informations des médias surfent sur ce qui se passe ici. La négation de l'autre est telle que même les mots pour l'exprimer finissent par manquer... Tout se bouscule dans ma tête. Je me demande comment font les Palestiniens pour être toujours debout. J'ai l'impression qu'à leur place, il y a longtemps que je serais à terre, brisé, réduit à néant. Eux résistent dans une dignité qui me sidère. Où vont-ils puiser leur force, quand tout est organisé pour les écraser?

☐☐ Dimanche, 2 décembre 2001

Ce matin, nous rencontrons un journaliste de l'un des principaux quotidiens palestiniens, Al-Ayyam. A cause du bouclage des territoires, cela fait cinq ans qu'il n'a pas rencontré sa direction basée à Ramallah. Cinq ans où les seuls contacts s'organisent par téléphone, fax, mail... quand c'est possible. Comment travailler dans de telles conditions? Les obstacles, les empêchements sont incessants. Depuis la 2^e Intifada, cinq journalistes ont été tués par l'armée et plusieurs autres, blessés. Ce n'est pas la seule fois que j'aurai l'occasion de voir à quel point la presse locale endure les représailles de la part de l'occupant.

Après cette douloureuse entrée en matière, Amjad nous emmène vers d'autres lieux. Au détour des rues empruntées, nous découvrons des pans entiers de maisons détruites, des façades éventrées, les routes sont dans un état lamentable, les infrastructures démolies: le décor est ahurissant. Nous remontons vers le Nord et traversons le camp de réfugiés de Jabalya, l'un des endroits les plus peuplés au monde: plus de 50 000 habitants au km². Amjad nous donne quelques éléments clés qui constituent la particularité de la Bande de Gaza. Celle-ci s'étend sur 365 km², même pas 1,2% de la superficie de la Belgique! Sur

58% de cette minuscule bande de terre s'entassent 1 300 000 Palestiniens pendant que les 42% restants sont occupés par... 7 000 colons répartis en une vingtaine de colonies. Voilà l'une des aberrations et l'un des scandales de ce que représente la politique de colonisation israélienne, dénoncée à travers plusieurs Résolutions de l'ONU, mais qu'Israël ignore au mépris du Droit international. Comment ne pas y voir l'œuvre d'une provocation des plus extrémistes de certains Israéliens? Et comment ne pas comprendre l'exaspération des Palestiniens, à qui les diplomates occidentaux demandent régulièrement de ne pas s'énerver d'une telle situation!?

Nous nous arrêtons dans un Centre de santé et rencontrons le médecin-chef qui résume brièvement la situation que provoque une telle promiscuité. Il nous confirme que les colons se sont appropriés de nombreux sites de captage d'eau douce, et qu'il est fréquent que les puits des Palestiniens soient ensablés par ces mêmes colons, voire par l'armée. Ce genre de pratique a pour conséquences l'inévitable paupérisation des populations, et la lente détérioration des infrastructures des villages. De plus, la pénurie d'eau favorise l'augmentation des maladies liées au manque d'hygiène. Mais notre entretien est écourté; hier, un attentat-suicide a plongé la région dans une certaine tension. Lorsque nous sortons du dispensaire, nous entendons le bruit particulier d'un F16 déchirer le ciel... les représailles se préparent.

Notre programme ne permet pas de nous attarder dans cette portion du territoire, considérée comme le parent pauvre du pays. Mais, le sentiment qui prévaut est une ferme détermination des populations à lutter jusqu'au bout pour leur autonomie. Les adieux avec nos partenaires sont difficiles et émouvants. Nous avons perçu comme il est essentiel pour eux de garder ce lien avec nous, représentants d'un monde libre d'où nous venons leur dire qu'ils ne sont pas oubliés, malgré l'inaction de nos gouvernements.

Arrivés sur l'esplanade déserte du check-point d'Erez, entre fils barbelés et blocs de bétons, entre fusils-mitrailleurs et arrogance des jeunes soldats, nous mesurons la différence de comportements des deux peuples. L'un est considéré comme dangereux, menaçant, et l'accueil que nous y avons rencontré a été des plus chaleureux, et l'autre se présente comme la seule démocratie de la région, et nous y sommes reçus de la plus dédaigneuse et méfiante des façons...

Après une fouille méticuleuse des bagages, le passage inévitable sous le portique de détecteur de métaux et un contrôle administratif tatillon de nos documents d'identité, nous sommes autorisés à rejoindre le bus qui est venu nous attendre de l'autre côté des barrages de sécurité. Khader nous retrouve avec sa bonne humeur communicative, et nous sommes heureux de le revoir avec une telle force vitale.